

# Bogaletch Gebre

Présidente de KMG Ethiopia

“La révolution est en marche.”



Rien ne prédestinait Bogaletch Gebre, née dans une famille traditionnelle au sud de l'Éthiopie, à emprunter les chemins de la révolution. Si ce n'est une flamme inextinguible: Boge est une insurgée née. Mais attention: pour elle, pas de démolition sans reconstruction, pas de révolte aveugle, mais une tempête de renouveau, porteuse de sens.



© KING BAUDOIN AFRICAN DEVELOPMENT PRIZE

bio

**1965**

Première petite fille de sa région à aller au-delà de la quatrième primaire

**1975**

Études de microbiologie en Israël et aux États-Unis

**1980**

Doctorat en épidémiologie

**1997**

Retour en Éthiopie et création de KMG

**2002**

12 septembre : premier mariage public d'une fille intacte

**2012-13**

Prix de la Fondation Roi Baudouin pour le développement en Afrique

**B**ogaletch Gebre est une femme intrépide. Enfant, l'audace guide déjà ses pas. Interdite de scolarisation par ses parents, elle s'éclipse à l'aube pour suivre des cours en cachette, prétextant aller chercher de l'eau. Sa force de persuasion a raison de l'obstination de son père : elle est la première petite fille de sa région à dépasser la quatrième année primaire. Puis tout s'enchaîne. Boge s'envole pour Israël, où elle s'inscrit en microbiologie à l'université, avant de décrocher une bourse *Fulbright* à l'université du Massachusetts, où elle réalise une thèse de doctorat en épidémiologie. Gagnée par une volonté de rendre ce qu'on lui a donné, elle rentre en Éthiopie au milieu des années 1990. Son objectif : faire des femmes éthiopiennes les actrices de leur vie et, plus globalement, les moteurs du changement du pays.

“Il faut arrêter de croire que l'on va améliorer la situation des femmes en Afrique en leur apprenant à améliorer leurs techniques de vannerie.”



“ Il est vain d'implémenter des infrastructures destinées à améliorer le bien-être des familles si l'organisation familiale reste la même. Notre vie sera changée quand nous partagerons leurs privilèges d'aller à l'école, d'avoir un statut, de parler en public.



© KING BAUDOIN AFRICAN DEVELOPMENT PRIZE

## Mères nourricières... mais pas que !

Pour Bogaletch Gebre, les femmes sont les piliers des foyers et de la vie communautaire. Non sans admiration, elle revient sur le rôle des femmes dans son pays : « En Éthiopie, les femmes portent les familles. Sans elles, rien ne serait possible. Elles cuisinent, elles nettoient, elles s'occupent des enfants, des aînés, des malades. Elles garantissent l'avenir de leurs enfants. Elles travaillent aussi en dehors de la maison. Elles produisent 70 à 80% de toute la production alimentaire destinée aux ménages. Tout ce travail non rémunéré n'est inclus dans le circuit de production officiel qui sert à calculer la force économique du pays. Ce

labeur n'est pas considéré comme du travail. Cela réduit les femmes à néant : elles ne valent rien. » Et Boge de plaider pour davantage de reconnaissance, de façon structurelle et à l'échelle du continent : « Les pays africains devraient changer le paradigme de leur développement. Ils doivent se rendre compte que sans le travail des femmes, personne ne peut survivre, en particulier dans le contexte africain. En Afrique, tout dépend du travail des femmes : les questions de la pauvreté, de l'alimentation, de la

santé, de la sécurisation environnementale, de la survie, de la famille. »

## Arrêter les vanneries

Bogaletch Gebre estime que la situation des femmes en Afrique ne s'améliorera pas tant que l'on prendra le problème par ce qu'elle juge être le mauvais bout, tant que l'on s'attaquera aux symptômes du mal sans se soucier des origines de celui-ci. Avec une ironie acerbe, elle sanctionne : « Il faut arrêter de croire que l'on va améliorer la



“ La politique africaine de développement doit reconnaître ouvertement l'intégrité des femmes à la naissance. Le genre doit devenir un critère directif.

situation des femmes en Afrique en leur apprenant à améliorer leurs techniques de vannerie. Il ne sert à rien d'imaginer des systèmes complexes d'acheminement de l'eau près des familles si ce sont les femmes qui continuent à porter seules la charge du foyer. Cela n'a pas de sens. On ne peut pas changer le système sans changer les mentalités. Il est vain d'implémenter des infrastructures destinées à améliorer le bien-être

des familles si l'organisation familiale reste la même. Notre vie sera changée quand nos partenaires partageront notre labeur et quand nous partagerons leurs privilèges d'aller à l'école, d'avoir un statut, de parler en public, de prendre des décisions dans notre vie, pour notre famille et pour la communauté. »

### Des femmes "intègres"

Pour la présidente de KMG, le combat le plus important est celui qui mènera à la reconnaissance de l'intégrité des femmes africaines : « Chacun possède une personnalité biologique et une personnalité juridique. Nous sommes des êtres avec des besoins biologiques fondamentaux. Nous sommes également tous, universellement, des êtres avec des besoins juridiques tout aussi fondamentaux. En ce sens, nous avons tous



© KING BAUDOIN AFRICAN DEVELOPMENT PRIZE

besoin de jouir d'un droit de protection et de sécurité, d'un droit qui offre un accès équitable aux opportunités et aux privilèges, d'un droit qui nous garantisse notre indépendance légale complète, d'un droit au libre-arbitre, d'un droit à la conscience de soi. C'est ce que j'appelle l'intégrité de l'être humain. Or, dans certains pays africains, l'ensemble de ces choses est refusé aux femmes. Dès la naissance, on leur retire leur intégrité, si bien qu'une petite fille qui naît en Afrique est presque systématiquement disqualifiée. Les femmes sont ensuite conditionnées à croire qu'elles ne méritent pas ces droits. »

### Les familles, actrices du changement

La lutte sera longue, concède Boge, la hargne au cœur. Les réformes doivent se produire à tous les niveaux, tant le rôle et l'image des femmes sont figés, comme gravés dans la roche. Il faut agir à la racine du problème : la politique africaine de développement doit reconnaître ouvertement l'intégrité des femmes à la naissance, affirme Bogaletch. Le genre doit devenir un critère directif de la politique africaine de développement. Mais, peut-être plus fondamental encore, et conformément à la logique de KMG (*voir encadré*), il y a lieu de développer un travail de fond locale-

## Le projet

KMG Ethiopia est née en 1997 sous l'impulsion de Bogaletch Gebre et de sa sœur, Fikirte. Initialement destinée à sensibiliser la population au virus du SIDA, l'organisation a rapidement évolué vers un nouveau combat : l'abolition de l'excision. Elle a développé une approche locale, basée sur les familles, en utilisant la méthode des conversations communautaires. La volonté de Boge était d'insuffler une révolution de l'intérieur, à laquelle les familles pouvaient s'identifier. Par ailleurs, elle attache une importance capitale à maintenir le sens dans les communautés concernées : l'excision a été remplacée par des rites publics de "corps intact". L'opération est un succès, comme en témoigne un rapport de *The Economist*, établissant que le taux de filles excisées dans les régions où KMG est active est passé de 100% à 3% (chiffres de 2008).



“Si les enfants sont éduqués dans un esprit d'égalité entre les genres, on ne devra plus rééduquer la classe politique et la sensibiliser à cette problématique : ce sera naturel.”

ment, dans chaque foyer. Le changement passera par les familles : « Il faut repenser les familles, tout doit commencer par elles. Il faut redistribuer équitablement les opportunités et les charges portées par les femmes dans les foyers. L'éducation est un canal privilégié pour diffuser ce message : les familles doivent élever leurs enfants en leur offrant les mêmes conditions d'accès et les mêmes opportunités, sans aucune discrimination entre eux. Il est impératif que les filles soient scolarisées au même titre que les garçons. L'attitude des familles envers les filles doit changer : il faut cesser de considérer celles-ci simplement comme des aides ménagères. Elles sont le futur des familles. Elles doivent être perçues comme des génératrices de revenus pour les familles, au même titre que les garçons. Comme des personnes qui apportent une plus-value à la famille et à la nation. Les enfants d'aujourd'hui sont les leaders de

demain. Dès le plus jeune âge, il faut leur enseigner le respect, de sorte qu'ils fassent plus que simplement se tolérer les uns les autres, qu'ils se reconnaissent, qu'ils apprécient la valeur de chacun. Si, tout petits, ils sont éduqués dans un esprit d'égalité entre les genres, on ne devra plus rééduquer la classe politique et la sensibiliser à cette problématique : ce sera naturel. »

### Une révolution féminine

Mais la volonté de changement ne naît pas d'elle-même, avance Boge. Elle doit venir des femmes, conditionnées à la résignation, regrette-t-elle : « Les femmes participent elles-mêmes à leur discrimination : elles sont dociles et obéissantes. Elles ont accepté leur sort, accepté d'être mutilées, de se taire. Elles n'ont pas confiance en elles, en leurs capacités, en leur possibilité d'être indépendantes. Il leur incombe de changer en premier lieu. Elles ne peuvent pas at-

“Parce qu’elles ont construit leur confiance en elles, elles savent qu’elles peuvent vivre sans dépendre de personne.”

tendre que le changement vienne d’ailleurs. En ce sens, le rôle de l’école est primordial : il est essentiel que l’on enseigne les *success stories* féminines comme faisant partie intégrante du patrimoine éthiopien. L’école doit aussi apprendre aux petites filles la rhétorique, l’art de négocier. Elle doit leur faire connaître leurs droits. Il faut les préparer à prendre la place qu’elles méritent dans la société et à la garder. Il est important qu’elles apprennent les qualités du leadership. Tous les canaux de l’éducation doivent transmettre ce message : les écoles, mais aussi les journaux, les télévisions, les radios, tout ce qui contribue à façonner les représentations collectives. C’est ce que nous faisons dans notre association. Nous soutenons l’éducation des petites filles. Nous leur parlons de la mutilation génitale féminine. Nous allons au-delà de l’enseignement : bien sûr, nous leur expliquons les dégâts provoqués par la mutila-

tion génitale, les conséquences médicales, physiques, émotionnelles. Mais nous encourageons aussi les femmes à espérer, à avoir une vision, à croire en elles. Nous mettons en place des formations au *leadership*. Nous soutenons l’éducation avec des tutoriels. Nous les aidons à acheter du matériel pour l’école. Nous les aidons à se lancer dans le commerce, à entretenir des poules et à vendre elles-mêmes les œufs, pour qu’elles aient une source de revenu indépendante. Nous les encourageons à aller à l’université. Elles échappent ainsi à l’excision et au mariage précoce. Parce qu’elles ont construit leur confiance en elles. Elles savent qu’elles peuvent vivre sans dépendre de personne. Nous préparons la révolution. Elle sera silencieuse, mais elle sera ravageuse. »

CÉLINE PRÉAUX

